

## LA RUSSIE ET LES RUSSES DE V. TISSOT

MARIANNE GOURG

Journaliste et essayiste, Victor Tissot (1845-1917) est l'auteur d'ouvrages destinés à présenter au grand public les pays étrangers de façon détaillée et attrayante. En l'absence des moyens modernes d'information (cinéma, télévision, Internet), ce genre était, en effet, assez répandu au XIX<sup>e</sup> siècle ainsi que dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Des écrivains-« voyageurs » racontaient de façon détaillée leurs périple vrais ou imaginaires en entrelaçant aux descriptions géographiques et aux données historiques des anecdotes romancées, données pour véridiques ou empruntées à la littérature. Ces récits étaient généralement abondamment illustrés.

En dehors d'un ouvrage sur l'Afrique, *L'Afrique pittoresque, contrées mystérieuses et peuples inconnus* (1884), V. Tissot s'est principalement consacré à l'Allemagne, à l'Europe centrale et à la Russie. Citons *Voyage au pays des milliards*, Paris, E. Dentu (1875), suivi de *Les Prussiens en Allemagne, Allemagne amoureuse, De Sadowa à Sedan : mémoires d'un ambassadeur secret aux Tuileries, Russes et Allemands* (1881), *Vienne et la vie viennoise, La Hongrie inconnue* (1880), *La Russie rouge* (1882). Ce choix correspond aux préoccupations politiques françaises de l'époque (explications de la défaite de 1870 par une meilleure connaissance de l'Allemagne, alliance avec la Russie).

L'ouvrage qui nous intéresse, *La Russie et les Russes*, est paru une première fois en 1882. Il fut réédité en 1893 dans une édition luxueuse : 432 pages, couverture rouge et or, 250 illustrations <sup>1</sup> dont

---

1. *La Russie et les Russes*, impressions de voyage par Victor Tissot. Ouvrage orné d'environ 250 compositions de MM. F. Hacnen et Pranischnikoff, etc. Paris, Librairie Plon, 1893.

certaines sont des photographies retravaillées, d'autres des dessins. Dans tous les cas, ces images, extrêmement précises, ont valeur documentaire.

L'entreprise s'inscrit bien évidemment dans le cadre de l'alliance franco-russe qui se réalisa entre 1891 et 1894. Les deux premiers volumes de *l'Empire des tsars* de Leroy-Beaulieu parurent en 1881 et 1882, le troisième en 1889. *Le roman russe* d'E. Melchior de Vogüé qui devait révéler au public français la grande littérature russe date de 1886. Ces deux ouvrages jouèrent un rôle décisif dans la préparation de l'alliance et, de toute évidence, influencèrent fortement l'ouvrage de V. Tissot qui cite nommément Leroy-Beaulieu et reprend ses concepts-clés d'âme russe, d'énigme inhérente à la Russie. Ce fameux « mystère russe » confortait le goût de l'exotisme tout en permettant d'éviter de rechercher des explications rationnelles aux phénomènes négatifs. Du coup, ceux-ci se retrouvaient nimbés d'une auréole d'indicible qui les valorisait sans qu'on sût exactement pourquoi. Comme l'écrit C. de Grève dans sa préface au *Voyage en Russie* :

La germanophobie, les progrès de l'alliance franco-russe, le travail des savants et des propagateurs de l'art et de la littérature russes, tout cela concourut à une ruée de Français « chez nos amis de Russie » pour reprendre le titre d'un « voyage » publié en 1893, celui de Jean de Beauregard, véritable hymne au tsar et à ses serviteurs, jusqu'aux gendarmes, « hommes superbes » et aux douaniers, dont l'« urbanité » console des brimades du passage à travers l'Allemagne. [...] L'ère est celle de l'admiration inconditionnelle chez les voyageurs français en Russie<sup>2</sup>.

L'ouvrage de V. Tissot participe de ce mouvement. Ainsi s'explique le ton extrêmement modéré dont il y est parlé des aspects les plus discutables de la Russie de l'époque (le sort fait aux Juifs, le problème polonais, les bagnes...). L'ouvrage s'ouvre d'ailleurs sur un grand portrait d'Alexandre III que l'on peut également admirer sur la couverture, dans un médaillon doré, surmonté d'une couronne et encadré de lauriers et de chênes. À côté, et le prolongeant, pour ainsi dire, on distingue Basile le Bienheureux et des étendues où se devinent les murailles et les tours du Kremlin, symbole incontournable de la russité. Plus bas, se déploient des régiments de Cosaques à cheval. Au dos de l'ouvrage, on peut voir un fantassin appuyé sur son fusil. L'aigle à deux têtes figure sur les deux couvertures.

---

2. Claude de Grève, *Le Voyage en Russie*. Anthologie des voyageurs français aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins ». 1990.

L'auteur veut donc glorifier l'autocratie incarnée par Alexandre III, souligner la puissance militaire de la Russie, ses espaces infinis ainsi que son étrangeté constitutive. En effet, la « stupéfiante église de Vassili Blajennoï » (p. 294) dont il choisit de faire l'un des emblèmes ornementaux de son ouvrage, lui apparaît comme une des manifestations cardinales de l'irréductible mystère russe :

Jamais on ne se douterait que cette église bizarre est une église chrétienne, si l'on ne voyait sur ses huit clochers la croix grecque aux longs bras étendus en bénédiction, reliée par des chaînes de métal au globe d'or qu'elle surmonte. On se demande si ce n'est pas là le temple baroque d'une de ces sectes extravagantes, comme en produit l'imagination asiatique du peuple russe. L'artiste qui a rêvé cette énormité architecturale a dû en tracer le plan au milieu d'une hallucination de haschisch. C'est ainsi qu'on se figure les gigantesques pagodes hindoues élevées aux dieux à trois têtes et à six bras, et qui se reflètent dans les eaux sacrées du Gange. Si vous vous éloignez un peu, l'impression change, et une autre comparaison se présente à l'esprit. Cet amalgame de clochers courts et trapus, renflés en demi-coupoles toutes papillonnées de bigarrures luisantes et saillantes comme des écailles, passant du rouge vif au jaune canari et au vert cru, vous fait l'effet d'une gigantesque chimère en porcelaine, ramenée comme un trophée de guerre du pays fabuleux des dragons bleus et des poussahs au ventre nu.

Mais, en vous approchant de nouveau, l'impression change encore. À l'aspect de ces dômes taillés en pointes d'ananas, aux côtes en spirales, colorées comme des pulpes de fruits et piquées de losanges d'or, de ces clochers en forme d'artichaut, de cette tour qui ressemble à une asperge supportant un potiron, on se demande si l'on n'a pas devant soi le palais bouffon d'un prince de féerie régnant sur le royaume des légumes. (p. 295)

C'est ainsi que d'emblée, le livre annonce l'opposition qui le structure et fait s'affronter les aspects de puissance policée à l'irréductible étrangeté d'un lieu de contrastes où se mêlent le connu et l'inconnu, l'Europe et l'Asie, la normalité et le grotesque, la contemporanéité et le Moyen Âge.

En dépit des dithyrambes dont sa plume est prodigue, V. Tissot, essaie, nous semble-t-il, de montrer à son lecteur l'envers du décor en recourant au système de sous-entendus, de non-dits, de juxtapositions significatives et d'« oublis » éloquents que la littérature russe, dont on sait la lutte incessante contre les diverses censures, a désigné du terme de « langue d'Ésope ».

Le livre de Tissot se compose de deux parties, la première étant consacrée à la Petite Russie, la seconde à la Grande Russie, respectivement organisées autour de Kiev (Kiew) et de Moscou. Il s'ouvre sur une évocation de Lvov (Léopol). Les premières images sont celle d'un Juif polonais vêtu de façon traditionnelle et celle d'un bal

polonais à Léopol « où brillait la fleur de l'aristocratie polonaise, ces jeunes filles d'un noble sang, d'une beauté si idéale et si pure, et ces cavaliers qui avaient repris le costume de leurs ancêtres pour montrer qu'ils n'étaient pas indignes de s'appeler leurs fils, et qu'il étaient, eux aussi, prêts à mourir héroïquement » (p. 3).

Cette structure dote la Petite Russie d'une importance égale à celle de la Grande Russie (dans les faits, l'écrivain mêle souvent les choses). Par ailleurs Juifs et Polonais sont présents dès les premières pages du livre, dans le texte comme dans l'iconographie. Ces choix ne sont sans doute pas innocents dans le contexte politique du règne d'Alexandre III qui pratiqua la russification par le biais d'une orthodoxie et d'un nationalisme militants. Par ailleurs, les Juifs, très nombreux en Russie occidentale, virent leurs activités encore plus sévèrement limitées : « zone de résidence » renforcée, *numerus clausus* dans les établissements d'enseignement supérieur, pogromes.

Saint-Pétersbourg est absente de la relation de Tissot. Peut-être, considère-t-il cette ville comme trop européenne, trop connue pour être intégrée à un ouvrage qui se penche avant tout sur la spécificité russe ? Peut-être est-ce là une façon détournée de se démarquer de l'autocratie en passant sous silence le lieu qui l'incarne ?

L'ouvrage se veut une sorte de guide romancé (la personnalité de l'auteur-voyageur, plusieurs fois figuré sur les dessins, y est toujours présente) qui aborde les aspects géographiques, sociologiques, ethniques, politiques de la Russie.

## UNE TERRE D'ÉTRANGETÉS ET DE CONTRASTES

« Pays étrange, pays de réalité et de rêve, pays de contraste et de mystère ! » (p. 432).

C'est sur ces mots, murmurés par le voyageur à demi-endormi emporté par une troïka que se clôt l'ouvrage. Plus haut (p.14), l'auteur proclamait :

En Russie, rien ne ressemble à ce qu'on voit ailleurs .

C'est le pays des contrastes. Contrastes dans le paysage, dans les moeurs, dans tout.

Et d'évoquer la coexistence de centres brillamment européanisés et de déserts sauvages de neige ou de sable, la confusion géographique entre l'Europe et l'Asie, la configuration « inabordable, inhospitalière, antieuropéenne » (p 15) de mers fermées à la navigation six à huit mois par an, les jours sans nuits et les jours sans jour de la partie septentrionale de l'Empire.

Cette idée d'un pays d'une totale singularité tant dans ses mœurs que dans sa configuration géographique vient confirmer les représentations européennes pour lesquelles la Russie représente l'altérité radicale.

### DE LA FRONTIÈRE À LA PETITE RUSSIE

L'auteur, dûment chapitré par l'ami polonais qui le met en garde contre les tracasseries de la douane russe en le sommant d'abandonner tout ce qui peut évoquer de près ou de loin une arme ou un écrit, s'extasie sur la courtoisie inattendue de ladite douane où il ne rencontre pas, dit-il, la moindre difficulté, incivilité ou demande de pot de vin. Le lecteur appréciera cette façon détournée d'évoquer par antiphrase des problèmes réputés bien réels et qui s'apparente à la « langue d'Ésope » mise au point par les Russes eux-mêmes pour déjouer la censure. L'image représentant le voyageur devant les douaniers russes occupés à fouiller sa valise ne permet pas de se prononcer.

De nombreuses illustrations représentent les Juifs fort nombreux dans les territoires contigus à la Galicie. V. Tissot en parle beaucoup dans son ouvrage, décrit leurs coutumes, évoque leur situation. Marchands, banquiers, plus rarement orfèvres, bijoutiers, couteliers ou ferblantiers, ils peuplent Brody ou Berditchev (Berditschew). Leur accoutrement est pittoresque : gibus, lévites, bonnets fourrés, phylactères. Beaucoup prient avec un balancement de tout le corps. Extrêmement sobres, ils sont, nous dit l'auteur, malingres et souffreteux, impropres au travail manuel, ce qui explique qu'ils s'adonnent de préférence aux combinaisons commerciales. Leur taux de natalité est fort : « C'est la grande race expansive et envahissante ; ce sont les Chinois de l'Occident » (p 11). Plus loin, le voyageur en route pour Berditchev aperçoit une foule prenant d'assaut les wagons de troisième classe (une illustration concrétise cette bousculade dans la nuit). Il s'agit d'Israélites venus célébrer le sabbat au chef-lieu car, n'ayant pas le droit d'élever librement des temples, ils sont obligés de faire un long chemin quand ils veulent se réunir pour prier dans une synagogue. C'est ainsi que l'auteur comprend qu'il est arrivé à Berditchev, « la Jérusalem russe et polonaise où je m'étais promis de m'arrêter comme en un endroit curieux et inexploré ». La ville lui apparaît totalement sinistre :

Maisons affreuses, ignobles, éborgnées, basses et plates, affaissées de vieillesse et de maladie, croulantes, aux murs de terre glaise fendus et ouverts sur lesquels coulait comme le pus verdâtre d'un abcès un livide rayon lunaire. Nous descendîmes à gauche. D'un côté, des terrains vagues s'étendaient, parsemés de pierres blanches semblables à des ossements lavés par la pluie. On eût dit un charnier, une place des exécutions. Près d'un mur défailant, un réverbère à poulie dressait son cauteleux profil de potence. (38)

« L'horrible ville que Berditschew ! Elle fait songer aux cités maudites dont parle l'Écriture. En elle et autour d'elle, tout semble frappé de déchéance, d'abjection et de mort » (41). Et d'ajouter que cet aspect d'abandon et de ruines se retrouve dans presque toutes les petites villes polonaises russifiées. Encore sans canalisations, Varsovie même est inhabitable en été. Berditschew qui n'a ni café ni restaurant, ni lieu de réunion, possède néanmoins une salle de spectacle où l'on donne une opérette lourde et indigeste « charge contre les Juifs orthodoxes momifiés dans leurs antiques moeurs et leurs anciens préjugés ». Le peu d'attrait qu'offrent ces contrées donne à penser que les populations qui s'y trouvent sont défavorisées. Les illustrations suggèrent d'ailleurs le dénuement. Sur l'une d'elles, le voyageur est représenté assailli d'une foule de marchands juifs déguenillés et extrêmement typés.

Plus loin V. Tissot consacre un chapitre entier aux Juifs russes (chapitre V). Il note que dans cette partie de l'Europe ils sont restés ce qu'ils étaient en France, en Italie et en Allemagne au XIII<sup>e</sup> siècle. Il indique que Nicolas I<sup>er</sup> eut une politique extrêmement dure envers les Juifs auxquels il interdit de porter le costume polonais, la longue robe et les boucles de cheveux frisés. Afin de recruter des soldats parmi la population juive, il n'était pas rare que des sergents recruteurs opèrent des rafles, allant même jusqu'à se saisir d'enfants de huit à dix ans convertis de force et intégrés à des écoles militaires. En dépit des interdictions visant à russifier la population juive, le *Kahal*, sorte de gouvernement occulte formé d'un conseil supérieur de la communauté, continue à exercer de façon occulte des pouvoirs civils et religieux, d'infliger des amendes, de lancer des excommunications et des anathèmes. Nicolas défendit aux Juifs de séjourner ailleurs que dans les provinces du Midi. Passer la nuit dans une ville russe leur était interdit. Ils devaient se retirer dans les faubourgs. Ainsi s'est forgée, nonobstant quelques assouplissements, une mentalité séparatiste :

Refoulé vers les confins de l'empire, séparé du reste de la nation, isolé et solitaire au milieu de ceux qui l'entourent, le Juif russe a conservé, non seulement la pureté de son sang mais aussi l'inviolabilité de son caractère [...] La civilisation ne l'a pas atteint ; il a su avec une obstination acharnée se tenir en

dehors de ses influences et de ses contagions. Tel il était au XIII<sup>e</sup> siècle, tel on le retrouve aujourd'hui, portant le même costume, la même barbe, ne connaissant pas d'autre livre de prières et de lois que le Talmud. (57)

Comme les religions catholique et musulmane la religion juive n'est pas reconnue mais simplement tolérée. Par ailleurs, excepté pour les grands savants et les grands artistes, le service de l'État reste fermé aux Juifs et il est interdit aux chrétiens d'en avoir à leur service. Dans l'armée, nul avancement à espérer, à moins de se convertir. Déracinés, étrangers au milieu des leurs comme des chrétiens, souffrant d'un profond sentiment d'outrage, nombre de jeunes gens se tournent vers les nihilistes, chez lesquels, riches et instruits, ils sont les premiers...

Prêteurs à taux élevés dans un pays où il n'existe pas de banques agricoles et où le prix du pain a haussé de moitié depuis la guerre de Turquie, le Juif devient le bouc émissaire de tous les maux du peuple russe. La presse slavophile se fait l'écho de la campagne antisémite qui aboutira au pillage du Podol, la ville commerçante et industrielle de Kiev. « Tant qu'il y aura des Juifs en Russie, écrivait-elle, il y aura des accapareurs et le peuple ne pourra pas acheter de pain. » (219).

Enfin évoquant les vieux-croyants (qu'il appelle « vieux ritualistes ») l'auteur évoque les Juifs karaïtes qui, repoussant à la fois le rabbinisme et le talmudisme, prétendent descendre en droite ligne du roi David et avoir, seuls, conservé à la lettre la religion mosaïque. Les villages karaïtes de Crimée peuplés d'agriculteurs prospèrent et jamais Juif karaïte ne fut molesté. Une charmante illustration représente une femme karaïte et ses enfants, vêtus de longs vêtements traditionnels d'aspect oriental. Leur air prospère contraste avec l'aspect des habitants de Berditchev.

Nous avons évoqué la rigueur de la politique juive d'Alexandre III, que, pour les besoins de la cause, V. Tissot attribue en totalité à Nicolas I<sup>er</sup>. Par ailleurs, c'est en 1894 que devait éclater en France l'affaire Dreyfus. Il est certain qu'en 1893, les éléments qui devaient y conduire étaient déjà réunis. L'insistance que met V. Tissot à évoquer la population juive de Russie, ses dures conditions de vie, le résultat des mesures coercitives a donc une double cause et, sans doute, une signification allusive.

## LES POPES. LA RELIGION ORTHODOXE

Le chapitre III, intitulé « Les deux popes », trace un portrait assez négatif des prêtres de campagne. La vignette qui ouvre le

texte est éloquente. Barbus, la chevelure nattée, revêtus de longues robes, les deux serviteurs de Dieu s'adonnent à des libations devant un samovar tandis qu'à l'arrière-plan, un serveur brandit une bouteille d'alcool. Et l'interlocuteur de notre voyageur de lui expliquer que, dépourvus d'éducation et d'instruction, besogneux, âpres au gain, les popes sont presque tous des ivrognes. Tout leur est bon pour gagner de l'argent : trafic des sacrements, vente d'amulettes, processions (une illustration représente une procession de l'image miraculeuse avec à sa tête des prêtres aux visages grossiers, revêtus de vêtements sacerdotaux aux allures de carapace). Aussi sont-ils détestés. Loin de toute idée de vocation, le clergé forme une sorte de caste au service des églises et la charge se transmet des pères aux fils auxquels, récemment encore, il était difficile d'embrasser une autre carrière. Aujourd'hui que les portes de l'université leur sont ouvertes, il s'y ruent. Le résultat est le même que pour les enfants déracinés des Juifs traditionalistes :

Qu'arrive-t-il ? Ne croyant plus à rien, sceptiques, matérialistes, ils prennent l'habit ecclésiastique en horreur, se trouvent sans emploi à l'achèvement de leurs études et se jettent dans la révolution nihiliste. (23)

Le comportement parfois choquant de ce bas clergé ne porte pas atteinte à la religion car le dogme est

peu identifié avec le prêtre, considéré davantage comme un valet que comme le représentant de Dieu.

Curieusement, le chapitre sur les deux popes se clôt par une petite vignette représentant les visages surmontés de casques à pointes de « gendarmes russes ». Suggérerait-elle une relation (souvent attestée) entre les popes et la police ?

Ces remarques recourent, en tout cas, l'image irrévérencieuse et pleine de malice que de nombreux contes populaires russes donnent du pape, invariablement présenté comme ivrogne et cupide (Tissot en cite un, illustrations à l'appui). Dans un autre registre, la



Les deux popes buvaient lentement leur thé.

V. Tissot, *La Russie et les Russes*

fameuse lettre de Béliński à Gogol ne dit pas autre chose.

Lorsqu'il décrit Kiev et le Dniepr, Tissot mentionne naturellement la conversion opérée « d'en haut » par le prince Vladimir ordonnant de jeter dans le fleuve les idoles et faisant baptiser en masse la population, chassée dans le Dniepr par des soldats. Il évoque les tertres ou kourganes de la steppe sous lesquels se faisaient enterrer les Scythes avec leurs chevaux, leurs armes et leurs bijoux. Ils sont surmontés de statues de pierre appelées *babas* qui sont encore vénérées et à qui on offre du blé, des fruits, des pièces de monnaie. Et de conclure :



V. Tissot, *La Russie et les Russes*

Le peuple russe n'est que fardé de christianisme. Il est resté païen. On célèbre encore dans plusieurs villages par des chants et par des danses la fête de la déesse slavonne Dida et de son fils Lado, et l'on tire des augures d'un arbre orné de rubans qu'on abandonne au courant de la rivière. Dans la Russie Blanche, en Volhynie, il n'est pas de chaumière qui n'ait son serpent sacré. Et les paysans vont encore jeter des kopecks au fond de certaines sources pour demander la guérison. On vénère par des repas la mémoire des aïeux. Les bouleaux et les chênes sont l'objet d'un culte religieux. (101-102).

Il s'agit du phénomène dit de la « double-croyance » (*dvoeverie*). Les coutumes et les dieux païens sont toujours présents, relégués au rang de superstitions ou confondus avec les saints et les rites de l'église orthodoxe auxquels ils se superposent.

Décrivant les monastères de Kiev (chapitre XI, *La ville religieuse*), V. Tissot s'extasie sur la beauté des chants religieux :

Il n'y a pas de musique religieuse plus émouvante, plus expressive que cette musique humaine sans accompagnement d'orgue, l'église orthodoxe ne tolérant aucun instrument dans ses cérémonies. (p. 160).

Les couvents où les moines pratiquent tous, en dehors des heures de prière, un métier manuel sont de véritables villes. De pittoresques mendiants grouillent dans les cours de la Lawra :

Sur chaque marche, un mendiant, un estropié ou un aveugle glapissait ou geignait ; il y en avait qui n'avaient pas de jambes, pas de nez, pas de bras ; d'autres étalaient dans la pittoresque effronterie de leurs loques et de leurs guenilles des jambes marbrées de plaques rouges, des pieds enflés ou rongés d'ulcères, et montraient des bouches couturées, des paupières sans cils. Une toux sèche et déchirante faisait sonner les os de leur squelette. Quelques uns, d'une voix mourante, balbutiaient des cantiques tenant un livre ouvert sur lequel les passants jetaient des kopecks [...]. Mais je l'ai dit, c'est en été qu'il faut voir cette clientèle de déguenillés des couvents russes. Toutes les cours de la Lawra grouillent alors de claque-dents, d'estropiés, de manchots, de culs-de-jatte.

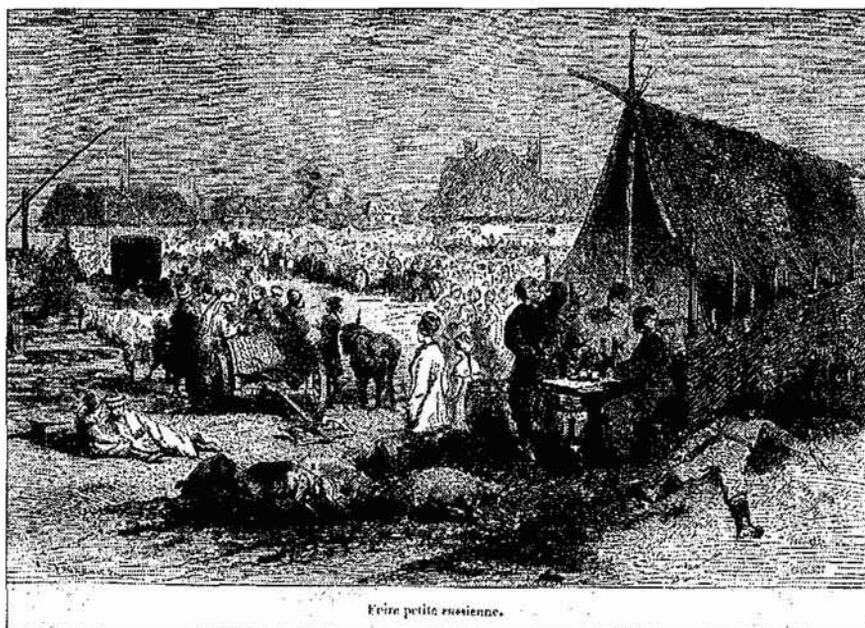
Dans son roman *La Garde blanche*, Boulgakov décrit de façon quasi identique la cour des miracles qui peuple les abords de Sainte Sophie.

L'iconographie riche et variée donne une idée tout à fait précise de l'aspect et de la disposition des principaux monuments et églises de Kiev, permet au lecteur, grâce à de nombreuses photos retouchées de se faire une idée concrète des divers types physiques, moines, pèlerins ou moujiks.

En dépit de son pittoresque, cette représentation des différents aspects de l'orthodoxie ne semble guère justifier le rôle politique qui lui est imparti.

## PETITS RUSSIENS ET KOSAKS

Tissot oppose Grands Russiens et Petits Russiens. Descendants d'une race guerrière, les Petits Russiens sont plus agiles, plus vifs, attachés à leur pays qu'ils ne quittent qu'à regret. Le Grand Russe, au contraire, est un nomade, un vagabond, un errant. Il aime l'aventure, le déplacement, les foires, les voyages, les expéditions lointaines, le commerce, les pèlerinages. « On dirait que les Russes ont conservé leurs aspects nomades et qu'ils ont de la peine à se fixer ». (17). Cette propension à la mobilité a perduré, on le sait, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle en dépit de tous les moyens, y compris coercitifs, mis en oeuvre pour fixer la main d'oeuvre ou retrouver des condamnés en fuite. L'immensité du pays compensait et justifiait l'autoritarisme d'un pouvoir centralisé. La femme est traitée avec plus d'égards en Petite Russie, comme en témoignent les chansons populaires. Ces réflexions et nombre d'autres comme l'observation sur l'absence de bourgeoisie qui parque la société russe en castes pleines de réserve et de défiance les unes par rapport aux autres semblent avoir été inspirées à l'auteur par Leroy-Beaulieu cité p. 246.



Feire petite russienne.

V. Tissot, *La Russie et les Russes*

Plusieurs pages sont consacrées aux Cosaques (Kosaks). Ainsi appelait-on les habitants des campagnes qui allaient guerroyer contre les infidèles et les envahisseurs. Il existait aussi les Kosaks libres, espèces de bandits chevaleresques chantés par les poésies et les légendes populaires. Ils formaient de petites républiques indépendantes que venaient grossir des fugitifs, des déserteurs, des moines défroqués, des repris de justice, tous ceux qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner. Les plus fameux, les Cosaques zaporogues, sont présentés de façon extrêmement romantique. Aventuriers, ne reculant pas devant les exactions et les cruautés, ils apparaissent épris d'indépendance et de folle bravoure. Et de citer Gogol.

Tissot déclare, en outre, que le « ruthène (ou petit russe) est la langue d'oc de la Pologne, le plus pur de tous les idiomes slaves » et présente au lecteur le poète Chevtchenko (Scheftschenko) dont il raconte le poème romantique *Les deux Noyées*.

Il est clair que V. Tissot apparaît en l'occurrence comme un défenseur des spécificités nationales.

## LE NIHILISME

Le terme et les stéréotypes qui lui sont attachés a exercé une véritable fascination – à distance ! – sur l'imaginaire occidental.

V. Tissot qui lui consacre tout le chapitre XII le fait présenter comme la conspiration des mécontents de tout poil par un interlocuteur fictif qui s'érige en porte-parole des thèses slavophiles :

La Russie a un caractère qui lui est propre et qu'elle doit conserver. Pourquoi singer l'étranger... les Allemands ? L'Occident vieilli meurt comme l'Égypte, comme la Grèce, comme Rome, dans la pourriture de la civilisation.... C'est maintenant le tour d'une autre race, vierge et forte, à faire sa trouée dans l'histoire du monde, à se manifester en apportant des matériaux nouveaux ; en divulguant des progrès inconnus, des vérités ignorées... Vous mourrez et nous naissons ! Vous êtes des vieillards et nous sommes des enfants !... (p. 184)

Le libre développement du peuple a été entravé par l'introduction d'institutions et d'éléments étrangers (introduction du droit byzantin, invasion des Tatars, mise en place artificielle de l'autocratie). L'auteur de conclure : « C'étaient de pures théories panslavistes que soutenait mon compagnon » (188). On sait la fortune qu'ont connue ces théories dans les interprétations idéologiques tsariste, communiste, voire post-communiste. Quel que soit le point de vue soutenu, il s'agit de rejeter sur des non-Russes la responsabilité de tous les aspects négatifs de la réalité russe envisagée. Ainsi se crée le mythe d'un âge d'or situé selon les cas dans le passé, le virtuel ou le futur... La table rase prônée par les nihilistes est l'un des moyens de faire advenir cette utopie.

De longues pages sont consacrées à la « question féminine ». Jadis maintenues dans l'oisiveté, « à demi-instruites », vouées à l'étude du français, du piano et aux ouvrages de dames, les jeunes filles issues des classes moyennes fréquentent avec passion les cours de sciences naturelles et physiques. Les femmes étudient également à l'étranger. En 1873, soixante-dix-sept jeunes filles étudiaient la médecine à Zurich contre deux en 1854. Et de tracer un portrait du type de la femme émancipée, ennemie de la coquetterie, arborant lunettes, cheveux courts et cigarette. Une amusante illustration représente justement un trio de ces jeunes bohêmes, refaisant le monde devant un samovar dans des poses libérées et la fumée du tabac, tandis que leurs livres d'étude jonchent le sol. Ailleurs, d'autres, en habit d'homme et fouet en main, dressent des chevaux qui se cabrent.

Or, si V. Tissot mentionne la suppression de l'autonomie des universités, il la situe en 1849 et ne dit mot du *Statut de l'Université* de 1884 qui aggravait notablement les limitations des libertés étudiantes. De même tait-il les restrictions draconiennes de l'enseignement supérieur féminin intervenues sous le règne d'Alexandre III. On comprend mieux dans ces conditions pourquoi il nous dit que les

femmes fournissaient de nombreuses recrues au mouvement révolutionnaire où elles étaient particulièrement actives. Et d'imaginer le départ précipité de jeunes filles sur le point de tomber aux mains de la police et dont la logeuse, veuve d'un professeur, fait au voyageur l'historique du mouvement nihiliste en citant Herzen, Bakounine et Tchernychevski !

## LA VILLE DE PROVINCE GRAND RUSSE.

### MARCHANDS ET PAYSANS

S'extasiant sur la magie du paysage enneigé, le voyageur traverse Toula et Orel, villes anciennes où le passé a laissé relativement peu de traces sur les monuments de bois périodiquement ravagés par le feu. Sa description de la province russe évoque celles de Gogol. Toutes les villes de province se ressemblent. Ce sont de grands villages aux ruelles boueuses, sans trottoirs, aux maisons en bois de bouleau ou en briques, « moroses et rechignées ». « Un air d'ennui, de solitude répandu partout et sur tout. Pas de cafés, encore moins de restaurants » (240). Le cercle est une chose bouffonne qui semble fait pour la comédie à en juger par le règlement (cité en totalité) de celui de Tchernigoff. Les interdictions (ne pas se moucher avec les rideaux, ne pas se présenter vêtus de vêtements de travail imprégnés d'odeurs nauséabondes, ne pas fumer dans la pièce réservée aux dames, ne pas s'enivrer, ne pas se battre en jouant aux cartes, ne pas frapper son partenaire avec la queue de billard) témoignent éloquemment du degré d'éducation des représentants de la société !

Le paysan sur qui repose le pays représente une immense force potentielle. Vivant dans la pauvreté, travaillant sans relâche, il a vu son sort s'aggraver avec l'abolition du servage (à la différence de ce qui se passe en Petite Russie).

Le paysan russe est cordial, hospitalier, d'humeur douce et pacifique, résigné, patient dans l'adversité. Il a toutes les qualités qui font les grands peuples ; malheureusement, aucune de ses qualités n'a été développée. Le moujik a plutôt l'instinct que la pratique du bien. C'est un homme qui ne fait que naître à la vie civilisée, un esprit inculte et inerte, une force cachée latente. Le paysan grand russe semble être resté, à peu de chose près, ce qu'il était au XI<sup>e</sup> siècle, à l'époque de l'invasion mongole. Lui à qui il faut si peu pour vivre, comment se préoccuperait-il de progrès ? (273)

La disette et la famine ont remplacé le servage. Et l'auteur décrit la terrible famine de 1874 durant laquelle, un tiers de la Russie, réduit à manger de la paille hachée, faillit périr de faim.

Et d'accuser entre autres l'injustice du système fiscal qui fait porter au paysan plus de taxes et d'impositions qu'il n'a de revenus.

Les illustrations qui donnent à voir la vie paysanne : maisons, intérieurs, ablutions, poteries, costumes, rites de mariage, paysanne au rouet berçant son enfant, puits, sont d'une grande précision ethnographique. Certaines sont des photographies retravaillées, telles celle d'un moujik rapportant des champignons dans un panier d'écorce de bouleau tressée ou celle d'une paysanne de Samara pendant la disette de 1874. Un enfant, tête baissée, se presse contre sa jupe. Sans doute enceinte, elle porte sur l'épaule, aux deux extrémités d'une tige de bois, des pots destinés à faire cuire la nourriture dans le poêle. On sent de la part de l'auteur une volonté affirmée de mettre un contenu concret sur ses phrases en faisant toucher du doigt au lecteur les *realia* russes.

Cette vision, somme toute, sombre de la condition paysanne confirme l'essentiel des témoignages russes et étrangers sur la question. Les choses ne devaient malheureusement guère s'améliorer au XX<sup>e</sup> siècle.

Les marchands que l'auteur évoque principalement lors de sa visite de Moscou constituent également une caste à part. Tyranniques avec leurs famille et leurs employés, ils vivent de la même façon qu'il y a plusieurs siècles, battent leurs femmes et traitent leurs fils en éternels mineurs. Appartenant presque tous à des sectes de vieux croyants, ils ne fument pas, portent la barbe, fuient les théâtres et les lieux de divertissement. En dépit de leur religiosité formaliste, ils consacrent une grande partie de leur temps à méditer des plans pour tromper leur prochain. Amateurs d'outrance et de paraître, ils vont de la munificence à la plus sordide avarice.

À la génération suivante, certains négociants enrichis étalent un luxe tapageur et bouffon, encombrant leurs appartements d'un bric à brac de mauvais goût et donnant des repas fastueux où l'on sert en janvier les primeurs des pays du soleil. Leurs femmes sont couvertes de diamants et ils louent les services de « généraux » venus tout exprès parader dans leurs salons. Il arrive qu'ils se livrent à des orgies grossières, louant un restaurant entier pour eux seuls et brisant la vaisselle. Ostrovski, Leskov, puis, plus tard, Blok ont immortalisé ce type de personnages.

La plupart des descendants des marchands russes se contentent de dépenser avec une folle prodigalité l'argent accumulé par leurs pères à la sueur de leur front. Là encore, le Moyen Âge côtoie le XIX<sup>e</sup> siècle :

L'ostentation, l'amour de la montre et de l'apparat, ce défaut général des Russes n'est nulle part plus développé que dans cette classe de marchands qui se croient civilisés parce qu'ils ont adopté toutes nos mauvaises moeurs. L'argent des « vieux » coule entre leurs doigts comme de l'eau. Ils dissipent en quelques années tout l'avoir paternel, fruit d'une vie entière de fourberie, de travail et de sordide économie. (359)

### LES DEMIDOFF : UN EXEMPLE D'« ANTICONDUITE <sup>3</sup> »

Nicolas Demidovitch Demidoff, fondateur d'un empire métallurgique commença petitement dans son atelier de forgeron de Toula. Il y fut distingué par le tsar Pierre le Grand qui devait être à l'origine de son immense fortune. L'un de ses petits-fils, Prokofy Akienfievitch, se rendit célèbre dans toute l'Europe par ses extravagances. Nous en citerons quelques-unes. Ainsi, son équipage était composé de six chevaux dont les premiers étaient tout petits. Ils étaient suivis de deux autres très grands montés par un postillon de taille liliputienne. Les deux derniers, également tout petits, étaient conduits par un second postillon d'une longueur démesurée dont les pieds traînaient jusqu'à terre. La livrée des laquais était pour moitié composée de brocart d'or, pour moitié d'une étoffe des plus vulgaires. On observait la même disparité dans les chaussures.

Il attachait des lunettes à la tête de ses chevaux et de ses chiens.

Un jour, il s'avisa de substituer aux statues de son parc des moujiks dépouillés de leurs vêtements.

À une solennelle réception donnée à Moscou par Joseph II, il parut vêtu d'un cafetan déchiré, de bottes éculées, un grand bâton de mendiant à la main.



V. Tissot, *La Russie et les Russes*

3. Voir Iouri Lotman et Boris Ouspenski, « L'anticonduite dans la culture russe médiévale », in *Sémiotique de la culture russe*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1990, p. 317-329.

Il est resté célèbre par ses largesses.

Ce comportement qui inverse les normes communément admises de la bienséance et que I. Lotman a désigné du terme d'« anticonduite » n'est pas sans rappeler les excentricités codifiées d'Ivan le Terrible ou de Pierre le Grand, les sacrilèges sanctifiés des fameux « fols-en-Christ » (*jurodivye*). Sous la plume de V. Tissot, ces récits et bien d'autres du même ordre viennent conforter le stéréotype d'une Russie culturellement et humainement inaccessible à l'esprit rationnel des Français.

## MOSCOU

V. Tissot termine son ouvrage par une présentation détaillée de l'ancienne capitale russe, lieu par excellence de la spécificité russe.

Il décrit en détail le Kremlin d'abord vu de nuit, lieu magique, « panorama merveilleux que ni la plume, ni le pinceau ne sauraient rendre, et qu'on revoit en fermant les yeux comme un rêve, comme la vision fantastique d'une ancienne capitale de khan tartare ou d'empereur mongol, disparue depuis longtemps dans la nuit enchantée des légendes » (288). Et d'évoquer, naturellement, « la grande ombre de Napoléon ».

Vient ensuite la Place rouge et le souvenir des événements historiques dont elle fut le théâtre. L'auteur revient longuement sur les exécutions capitales et les supplices qui s'y tinrent, insiste sur l'écrasement sanglant de la révolte des *streltsy*. Le chapitre se clôt d'ailleurs sur une vignette représentant les divers instruments de supplice : roue, pal, billot, estrapade, etc. Une gravure d'une page que l'on pourrait croire dûe à la plume d'un architecte représente Basile le Bienheureux (*Blajennoï*) dans tous les détails.

Plus loin, nous trouvons une description détaillée des églises du Kremlin et des fastes du couronnement d'un tsar. Les objets qui y sont conservés (ciboires, mitres, couronnes, trônes, icônes, sceptres, encensoirs, divers emblèmes du pouvoir), sont reproduits avec une précision maximale jusque dans les plus petits détails. Après une promenade au *Gostinyj Dvor*, réservoir de richesses fastueuses et de types humains aussi variés qu'étonnants, le voyageur arpente avec plaisir les rues de Moscou marquées de l'éternel contraste entre les somptueuses demeures aristocratiques qui souvent côtoient des cabanes. Cuisines populaires où les pauvres reçoivent des repas gratuits ou à très bas prix, *Xitri-Rynok* (marché de la tromperie), autant d'occasions de rencontrer le petit peuple de Moscou.

Et de conclure :

Celui qui n'a pas flâné dans les rues de Moscou ne comprendra jamais la Russie. Tout y est contraste, comme dans les costumes, dans les moeurs et l'histoire du peuple russe. L'Asie s'y rencontre face à face avec l'Europe et parfois les éléments européens et asiatiques se confondent et se mélangent.

Au fil des pages, les illustrations concrétisent le propos qui sous-tend l'ensemble du livre en opposant la splendeur des édifices officiels aux représentations de quémandeurs, quêteurs, miséreux.

Les derniers chapitres concernent le système pénitentier (prison, bagne) dont l'auteur ne cache pas la dureté. Certaines scènes – telle celle où les forçats nus jouent dans les ténèbres l'or dérobé à la mine durant la journée – sont proprement dantesques.

Quel bilan tirer de l'ouvrage de Tissot ? Il s'agit d'un livre de vulgarisation destiné à un public instruit et inspiré des nombreuses publications sur la Russie qui se multipliaient à l'époque, en particulier, des travaux de Leroy-Beaulieu. La sympathie de l'auteur pour la Russie est indéniable, son admiration réelle. Ceci dit, il ne cache pas l'arriération profonde qui frappe des pans entiers de sa population, la dureté de la vie des paysans. À qui sait lire entre les lignes, il fait deviner les problèmes liés à la russification forcée en manifestant sa sympathie pour les Petits Russiens, les Juifs, les Polonais. Le mouvement qui conduit de nombreuses personnes à rejoindre les rangs des nihilistes est également analysé. Jamais, naturellement, Tissot, partisan évident de l'alliance franco-russe sur le point de se conclure, ne formule de critiques politiques directes. Au contraire, l'autocratie apparaît comme un donné, un élément consubstantiel au pays. Les très nombreuses illustrations du livre, outre leur beauté, vont dans le même sens : renseigner directement le lecteur innocent tout en l'obligeant à réfléchir.



V. Tissot, *La Russie et les Russes*

